

COLLECTION DU DOMAINE PUBLIC

L'ESCLAVAGE DES NOIRS,

ou L'HEUREUX NAUFRAGE

GOUGES, OLYMPE DE

Drame — 1792

RÉPLIQUE · TEXTE INTÉGRAL LIBRE & GRATUIT

NOTE D'ÉDITION & DOMAINE PUBLIC

*Cette œuvre dramatique appartient au **Domaine Public** universel. Libre de droits patrimoniaux, elle peut être lue, montée sur scène, imprimée et partagée en toute liberté.*

À propos de cette édition

Conçue pour le travail du comédien et la pratique du plateau, cette édition privilégie la lisibilité et l'aisance de mémorisation :

- **Confort de lecture** : Justification courte au fer à gauche pour alléger l'effort visuel et sécuriser le retour du regard.
- **Distinction immédiate** : Répliques en **Cormorant Garamond** et didascalies en **Inter**, évitant toute confusion à voix haute.
- **Repérage scénique** : Numérotation discrète toutes les 5 lignes et marges aérées de 20 mm pour les annotations de jeu.

L'application Réplique

Cette édition vous est offerte par **Réplique**, l'outil d'apprentissage des textes créé pour les comédiens et les metteurs en scène.

L'application vous accompagne dans l'apprentissage de vos rôles grâce à un parcours progressif (textes à trous, masquage par initiale, récitation au micro) et un **mode Italienne** qui vous donne la réplique au bon tempo, secondé par un souffleur discret en cas d'hésitation.

Répétez vos textes et retrouvez nos éditions sur

www.replique.pro

PERSONNAGES

VALÈRE	41 rép.	CAROLINE	12 rép.
ZAMOR	40 rép.	MAJOR	10 rép.
MONSIEUR DE SAINT FRÉ-MONT	37 rép.	UN INDIEN	8 rép.
SOPHIE	35 rép.	UN ESCLAVE	2 rép.
MIRZA	29 rép.	Tous	2 rép.
MADAME DE SAINT-FRÉ-MONT	26 rép.	ESCLAVES	1 rép.
AZOR	25 rép.	COMMANDEUR INDIEN	1 rép.
BETZI	23 rép.	HABITANTS	1 rép.
UN JUGE	18 rép.		

Personnages muets & suite : MONSIEUR DE BELFORT, UN DOMESTIQUE, UN VIEILLARD INDIEN., PLUSIEURS HABITANTS INDIENS, GRENADIERS ET SOLDATS FRANÇAIS

SOMMAIRE

 Cliquez sur un acte pour y accéder directement

ACTE I	5
ACTE II	23
ACTE III	45

ACTE I

SCÈNE PREMIÈRE

Zamor et Mirza.

ZAMOR

Dissipe tes frayeurs, ma chère Mirza ; ce vaisseau n'est point envoyé par nos persécuteurs ; autant que je puis en juger il est français. Hélas ! Il vient de se briser sur ces côtes, personne de l'équipage ne s'est sauvé.

MIRZA

Zamor, je ne crains que pour toi ; le supplice n'a rien qui m'effraie ; je
bénirai mon sort si nous terminons nos jours ensemble. 5

ZAMOR

Ô ma Mirza ! Que tu m'attendris !

MIRZA

Hélas ! Qu'as-tu lait ? Mon amour t'a rendu coupable. Sans la malheureuse Mirza tu n'aurais jamais fui le meilleur de tous les maîtres, et tu n'aurais pas tué son homme de confiance. 10

ZAMOR

Le barbare ! Il t'aima, et ce fut pour devenir ton tyran. L'amour le rendit féroce. Le tigre osa me charger du châtimement qu'il t'infligeait pour n'avoir pas voulu répondre à sa passion effrénée. L'éducation que notre Gouverneur m'avait fait donner ajoutait à la sensibilité de mes moeurs sauvages, et me rendait encore plus insupportable le despotisme affreux¹⁵ qui me commandait ton supplice.

MIRZA

Il fallait me laisser mourir ; tu serais auprès de notre Gouverneur qui te chérit comme son enfant. J'ai causé tes malheurs et les siens.

ZAMOR

Moi, te laisser périr ! Ah ! Dieux ! Eh ! Pourquoi me rappeler les vertus et les bontés de ce respectable Maître ? J'ai fait mon devoir auprès de lui ; j'ai payé ses bienfaits, plutôt par la tendresse d'un fils, que par le dévouement d'un esclave. Il me croit coupable, et voilà ce qui rend mon tourment plus affreux. Il ne sait point quel monstre il avait honoré de sa confiance. J'ai sauvé mes semblables de sa tyrannie ; mais, ma chère Mirza, pardons un souvenir trop cher et trop funeste : nous n'avons²⁰ plus de protecteurs que la Nature. Mère bienfaisante ! Tu connais notre innocence. Non, tu ne nous abandonneras pas, et ces lieux déserts nous cacheront à tous les yeux.²⁵

MIRZA

Le peu que je sais, je te le dois, Zamor ; mais dis-moi pourquoi les Européens et les habitants ont-ils tant d'avantage sur nous, pauvres esclaves ? Ils sont cependant faits comme nous : nous sommes des³⁰ hommes comme eux : pourquoi donc une si grande différence de leur espèce à la nôtre ?

ZAMOR

Cette différence est bien peu de chose ; elle n'existe que dans la couleur ; mais les avantages qu'ils ont sur nous sont immenses. L'art les a
 mis au dessus de la Nature : l'instruction en a fait des Dieux, et nous ne
 sommes que des hommes. Ils se servent de nous dans ces climats
 comme ils se servent des animaux dans les leurs. Ils sont venus dans ces
 contrées, se sont emparés des terres, des fortunes des Naturels des Îles,
 et ces fiers ravisseurs des propriétés d'un peuple doux et paisible dans
 ses foyers, firent couler tout le sang de ses nobles victimes, se parta-
 gèrent entre-eux ses dépouilles sanglantes, et nous ont faits esclaves
 pour récompense des richesses qu'ils ont ravies, et que nous leur
 conservons. Ce sont ces propres champs qu'ils moissonnent, semés de
 cadavres d'habitants, et ces moissons sont actuellement arrosées de nos
 sueurs et de nos larmes. La plupart de ces maîtres barbares nous traitent
 avec une cruauté qui fait frémir la Nature. Notre espèce trop malheu-
 reuse s'est habituée à ces châtements. Ils se gardent bien de nous ins-
 truire. Si nos yeux venaient à s'ouvrir, nous aurions horreur de l'état où
 ils nous ont réduits, et nous pourrions secouer un joug aussi cruel que
 honteux ; mais est-il en notre pouvoir de changer notre sort ? L'homme
 avili par l'esclavage a perdu toute son énergie, et les plus abrutis d'entre
 nous sont les moins malheureux. J'ai témoigné toujours le même zèle à
 mon maître mais, je me suis bien gardé de faire connaître ma façon de
 penser à mes camarades. Dieu ! Détourne le présage qui menace encore
 ce climat, amollis le coeur de nos tyrans, et rends à l'homme le droit
 qu'il a perdu dans le sein même de la Nature.

MIRZA

Que nous sommes à plaindre !

ZAMOR

Peut-être avant peu notre sort va changer. Une morale douce et conso-
 lante a fait tomber en Europe le voile de l'erreur. Les hommes éclairés

jettent sur nous des regards attendris : nous leur devons le retour de cette précieuse liberté, le premier trésor de l'homme, et dont des ravisseurs cruels nous ont privés depuis si longtemps.

MIRZA

Je serais bien contente d'être aussi instruite que toi ; mais je ne fais que t'aimer.

65

(Il descend du côté du rocher.)

ZAMOR

Ta naïveté me charme ; c'est l'empreinte de la Nature. Je te quitte un moment. Va cueillir des fruits. Je vais faire un tour au bas de la côte pour y rassembler les débris de ce naufrage. Mais, que vois-je ! Une femme qui lutte contre les flots ! Ah ! Mirza, je vole à son secours. L'excès du malheur doit-il dispenser d'être humain ?

70

SCÈNE II

(Elle sort du côté de la forêt.)

MIRZA *(seule)*

Zamor va sauver cette infortunée ! Puis-je ne pas adorer un cœur si tendre, si compatissant ? À présent que je suis malheureuse, je sens mieux combien il est doux de soulager le malheur des autres.

SCÈNE III

(Il descend avec peine et tombe au fond du Théâtre appuyé sur une roche.)

(Il reste immobile d'épuisement.)

VALÈRE *(seul, entre par le côté opposé à celui où Mirza est sortie)*

Rien ne paraît sur les vagues encore émues. Ô ma femme ! Tu es perdue à jamais ! Eh ! Pourrais-je te survivre ? Non : il faut me réunir à toi. J'ai recueilli mes forces pour te sauver le vie, et j'ai seul échappé à la fureur des flots. Je ne respire qu'avec horreur : séparé de toi, chaque instant redouble mes peines. En vain je te cherche, en vain je t'appelle : ta voix retentit dans mon coeur, mais elle ne frappe pas mon oreille. Je te suis. Un nuage épais couvre mes yeux, ma force m'abandonne ! Grand Dieu, accorde-moi celle de me traîner jusqu'à la mer ! Je ne puis plus me soutenir.

SCÈNE IV

Valère, Mirza.

(À Valère.)

(Elle appelle.)

(Avec réflexion.)

(Elle y court et en redescend aussitôt.)

(Elle revient à Valère.)

(Prenant le bras de Valère et lui frappant dans la main.)

(Elle sort.)

MIRZA (*accourant et apercevant Valère*)

Ah ! Dieu ! Quel est cet homme ? S'il venait pour se saisir de Zamor et me séparer de lui ! Hélas ! Que deviendrais-je ? Mais, non, il n'a peut-être pas un si mauvais dessein ; ce n'est pas un de nos persécuteurs. Je souffre... Malgré mes craintes, je ne puis m'empêcher de le secourir. Je ne puis plus longtemps le voir en cet état. Il a l'air d'un Français. Monsieur, Monsieur le Français... Il ne répond point. Que faire ? Zamor, Zamor. Montons, sur le rocher pour voir s'il vient. Je ne le vois pas. Français, Français, réponds-moi ? Il ne répond pas. Quels secours puis-je lui donner ? Je n'ai rien que je suis malheureuse ! Pauvre étranger, il est bien malade, et Zamor ne revient pas : il a plus de force que moi ; mais allons chercher dans notre cabane de quoi le faire revenir.

SCÈNE V

Valère, Zamor, Sophie.

ZAMOR (*entrant du côté du rocher, et portant sur ses bras Sophie qui paraît évanouie, vêtue d'une robe blanche à la lévite, avec une ceinture et les cheveux épars*)

Reprenez vos forces, Madame, je ne suis qu'un esclave Indien, mais je vous donnerai du secours.

SOPHIE (*d'une voix expirante*)

Qui que vous soyez, laissez-moi. Votre pitié m'est plus cruelle que les flots. J'ai perdu ce que j'avais de plus cher. La vie m'est odieuse. Ô Valère ! Ô mon époux ! Qu'es-tu devenu ?

VALÈRE

Quelle voix se fait entendre ? Sophie !

SOPHIE (*l'aperçoit*)

Que vois-je... C'est lui !

VALÈRE (*se levant et tombant aux pieds de Sophie*)

Grand Dieu ! Vous me rendez ma Sophie ! Ô chère épouse ! Objet de mes larmes et de ma tendresse ! Je succombe à ma douleur et à ma joie.

SOPHIE

Providence divine ! Tu m'as sauvée ! Achève ton ouvrage, et rends moi
mon père. 105

SCÈNE VI

Valère, Zamor, Sophie, Mirza, apportant des fruits et de l'eau ; elle entre en courant, et surprise de voir une femme, elle s'arrête.

ZAMOR

Approche, Mirza, ne crains rien. Ce sont deux infortunés comme nous ; ils ont des droits sur notre âme. 110

VALÈRE

Être compatissant à qui je dois la vie et celle de mon épouse ! Tu n'es point un sauvage ; tu n'en as ni le langage ni les mœurs. Es-tu le maître de cette île ?

ZAMOR

Non, mais nous l'habitons seuls depuis quelques jours. Vous me paraissez Français. Si la société d'esclaves ne vous semble pas méprisable, 115

c'est de bon coeur qu'ils partageront avec vous la possession de cette île, et si le destin le veut, nous finirons nos jours ensemble.

(Aux Esclaves.)

SOPHIE *(à Valère)*

Que ce langage m'intéresse ! Mortels généreux, j'accepterais vos offres, si je n'allais plus loin chercher un père que peut-être je ne retrouverai jamais ! Depuis deux ans que nous errons sur les mers, nous n'avons pu¹²⁰ le découvrir.

VALÈRE

Eh bien ! Restons dans ces lieux : acceptons pour quelque temps l'hospitalité de ces Indiens, et sois persuadée, ma chère Sophie, qu'à force de persévérance nous découvrirons l'auteur de tes jours dans ce continent.

125

SOPHIE

Cruelle destinée ! Nous avons tout perdu, comment continuer nos recherches ?

(Aux Indiens.)

VALÈRE

Je partage ta peine. Généreux mortels, ne nous abandonnez pas.

MIRZA

Nous, vous abandonner ! Jamais , non, jamais.

(À Valère et à Sophie.)

ZAMOR

Oui, ma chère Mirza, consolons-les dans leurs infortunes. Reposez-vous sur moi ; je vais parcourir tous les environs du rocher : si les pertes que vous avez faites sont parmi les débris du vaisseau, je vous promets de vous les apporter. Entrez dans notre cabane, étrangers malheureux ; vous avez besoin de repos ; je vais tâcher de rendre le calme à vos esprits agités.

135

SOPHIE

Mortels compatissants, que de grâces nous avons à vous rendre ! Vous nous avez sauvé la vie, comment m'acquitter jamais envers vous ?

(Il sort.)

ZAMOR

Vous ne me devez rien, en vous secourant je ne fais qu'obéir à la voix de mon coeur.

SCÈNE VII

Mirza, Sophie, Valère.

140

(Avec gaieté.)

MIRZA *(à Sophie)*

Je vous aime bien, quoique vous ne soyez pas esclave. Venez, j'aurai soin de vous. Donnez-moi votre bras. Ah ! La jolie main, quelle différence avec la mienne ! Asseyons-nous ici. Que je suis contente d'être avec vous ! Vous êtes aussi belle que la femme de notre Gouverneur.

SOPHIE

Oui ? Vous avez donc un Gouverneur dans cette île ?

145

VALÈRE

Il me semble que vous nous avez dit que vous l'habitez seule.

(À part.)

MIRZA *(avec franchise)*

Oh ! C'est bien vrai, et Zamor ne vous a point trompés. Je vous ai parlé du Gouverneur de la Colonie qui n'habite pas avec nous. Il faut prendre garde à ce que je vais dire ; car s'il savait que Zamor a tué un blanc, il ne voudrait pas rester avec nous.

150

SOPHIE *(à Valère)*

Son ingénuité m'enchanté ; sa physionomie est douce. Et prévient en sa faveur.

VALÈRE

Je n'ai pas vu de plus jolie négresse.

MIRZA

Vous vous moquez, je ne suis pas cependant la plus jolie ; mais, dites-moi, les françaises sont-elles toutes aussi belles que vous ? Elles doivent l'être, car les Français sont tous bons, et vous n'êtes pas esclaves.

155

VALÈRE

Non, les Français voient avec horreur l'esclavage. Plus libres un jour, ils s'occuperont d'adoucir votre sort.

MIRZA *(avec surprise)*

Plus libres un jour, comment, est-ce que vous ne l'êtes pas ?

VALÈRE

Nous sommes libres en apparence, mais nos fers n'en sont que plus pe-
sants. Depuis plusieurs siècles les Français gémissent sous le despo-
tisme des Ministres et des Courtisans. Le pouvoir d'un seul Maître est
dans les mains de mille tyrans qui foulent son Peuple. Ce Peuple un
jour brisera ses fers, et reprenant tous ses droits écrits dans les lois de la
Nature, apprendra à ces tyrans ce que peut l'union d'un peuple trop
longtemps opprimé, et éclairé par une saine philosophie.

MIRZA

Oh ! Bon Dieu ! Il y a donc partout des hommes méchants !

SCÈNE VIII

Zamor, sur le rocher, Sophie, Valère, Mirza.

ZAMOR

C'en est saït, malheureux étrangers ! Vous n'avez plus d'espoir. Une
vague vient d'engloutir le reste de l'équipage avec toutes vos espé-
rances.

SOPHIE

Hélas ! Qu'allons-nous devenir ?

VALÈRE

Un vaisseau peut aborder dans cette île.

ZAMOR

Vous ne connaissez pas, malheureux étrangers, combien cette côte est dangereuse. Il n'y a que des infortunés comme Mirza et moi, qui aient osé s'en approcher et vaincre tout péril pour l'habiter. Nous ne sommes cependant qu'à deux lieues d'une des plus grandes villes de l'Inde, ville que je ne reverrai jamais à moins que nos tyrans ne viennent nous arracher d'ici pour nous faire éprouver le supplice auquel nous sommes condamnés.

175

180

SOPHIE

Le supplice !

VALÈRE

Quel crime avez-vous commis l'un et l'autre ? Ah ! Je le vois ; vous êtes trop instruit pour un esclave, et votre éducation a sans doute coûté cher à celui qui vous l'a donnée.

ZAMOR

Monsieur, n'ayez point sur moi les préjugés de vos semblables. J'avais un Maître qui m'était cher ; j'aurais sacrifié ma vie pour prolonger ses jours ; mais son intendant était un monstre dont j'ai purgé la terre. Il aimait Mirza ; mais son amour fut méprisé. Il apprit qu'elle me préférait, dans sa fureur il me fit éprouver des traitements affreux ; mais le plus terrible fut d'exiger de moi que je devinsse l'instrument de sa vengeance contre ma chère Mirza. Je rejetai avec horreur une pareille commission. Irrité de ma désobéissance, il courut sur moi l'épée nue ; j'évitai le coup qu'il voulait me porter ; je le désarmai, et il tomba mort à mes pieds. Je n'eus que le temps d'enlever Mirza et de fuir avec elle dans une chaloupe.

185

190

195

SOPHIE

Que je le plains, ce malheureux ! Quoiqu'il ait commis un meurtre, son meurtre me paraît digne de grâce.

VALÈRE

Je m'intéresse à leur sort, ils m'ont rappelé à la vie, ils ont sauvé la tienne : je les défendrai aux dépens de mes jours. J'irai moi-même voir son Gouverneur : s'il est Français, il doit être humain et généreux,

200

ZAMOR

Oui, Monsieur, il est Français, et le meilleur des hommes.

MIRZA

Ah ! Si tous les Colons lut ressemblaient, nous serions moins malheureux.

ZAMOR

Je fus à lui dès l'âge de huit ans, il se plaisait à me faire instruire, et m'aimait comme si j'eusse été son fils ; car il n'en a jamais eu, ou peut-être en est-il privé ; il semble regretter quelque chose. On l'entend quelquefois soupirer ; sûrement il s'efforce de cacher quelque grand chagrin. Je l'ai surpris souvent versant des larmes ; il adore sa femme, et elle le paie bien de retour. S'il ne dépendait que de lui, j'aurais ma grâce ; mais il faut un exemple. Il n'y a point de pardon à espérer pour un esclave qui a levé la main sur son commandeur.

205

210

SOPHIE (à Valère)

Je ne sais pourquoi ce Gouverneur m'intéresse. Le récit de ses chagrins oppresse mon coeur ; il est généreux, clément : il peut vous pardonner.

J'irai moi-même me jeter à ses pieds. Son nom ? Si nous pouvions sortir de cette île.

215

ZAMOR

Il se nomme Monsieur de Saint-Frémont.

(À Valère.)

SOPHIE

Hélas ! Ce nom ne m'est point connu ; mais n'importe, il est Français ; il m'entendra, et j'espère le fléchir. Si avec la chaloupe qui les a sauvés, nous pouvions nous conduire au port, il n'y a point de péril que je n'affronte pour les défendre.

220

(Aux Esclaves.)

VALÈRE

Je t'admire, ma chère Sophie ! J'approuve ton dessein : nous n'avons qu'à nous rendre auprès de leur Gouverneur. Mes amis, cette démarche nous acquitte faiblement envers vous. Heureux si nos prières et nos larmes touchent votre généreux Maître ! Partons, mais que vois-je ? Des esclaves qui nous examinent et qui viennent avec précipitation vers nous. Ils apportent des chaînes.

225

SOPHIE

Malheureux, vous êtes perdus !

ZAMOR *(se retourne, et voyant les Esclaves)*

Mirza, c'en est fait ! Nous sommes découverts.

SCÈNE IX

Les précédents, Un Indien, plusieurs esclaves qui descendent du rocher en courant.

L'INDIEN (*à Zamor*)

Scélérat ! Enfin, je te trouve ; tu n'échapperas pas au supplice.

230

MIRZA

Qu'on me fasse mourir avant lui !

ZAMOR

Ô ma chère Mirza !

L'INDIEN

Qu'on les enchaîne.

VALÈRE

Monsieur, écoutez nos prières ! Qu'allez-vous faire de ces esclaves ?

L'INDIEN

Un exemple terrible.

235

SOPHIE

Vous les emmenez pour les faire mourir ? Vous nous ôterez plutôt la vie, avant de les arracher de nos bras.

VALÈRE

Que fais-tu ? Ma chère Sophie ! Nous pouvons tout espérer de l'indulgence du Gouverneur.

L'INDIEN

Ne vous en flattez pas. Monsieur le Gouverneur doit un exemple à la Colonie. Vous ne connaissez point cette maudite race ; ils nous égorgeraient sans pitié si la voix de l'humanité nous parlait en leur faveur. Voilà ce qu'on doit toujours attendre même des esclaves qu'on instruit. Ils sont nés pour être sauvages, et domptés comme les animaux. 240

SOPHIE

Quel affreux préjugé ! La Nature ne les a point faits esclaves ; ils sont hommes comme vous. 245

L'INDIEN

Quel langage tenez vous-là, Madame ?

SOPHIE

Le même que je tiendrais à votre Gouverneur. C'est par reconnaissance que je m'intéresse à ces infortunés, qui connaissent mieux que vous les droits de la pitié, et celui dont vous tenez la place était sans doute un homme atroce. 250

ZAMOR

Ah ! Madame, cessez de le prier; son âme est endurcie et ne connaît point l'humanité. Il est de son emploi de signaler tous les jours cette rigueur. Il croirait manquer à son devoir, s'il ne la poussait pas jusqu'à la cruauté. 255

L'INDIEN

Malheureux !

ZAMOR

Je ne te crains plus. Je connais mon sort et je le subirai.

SOPHIE

Que leur malheur les rend intéressants ! Que ne ferais-je point pour les sauver !

(À part.)

VALÈRE *(à l'Indien)*

Emmenez-nous, Monsieur, avec eux. Vous nous obligerez de nous retirer d'ici. J'espère fléchir le Gouverneur. 260

L'INDIEN

J'y consens avec plaisir, d'autant plus que le danger pour sortir de cette île n'est pas le même que pour y arriver.

VALÈRE

Mais, Monsieur, comment avez-vous pu y aborder ?

(Aux Nègres.)

L'INDIEN

J'ai tout risqué pour le bien de la Colonie. Voyez s'il est possible de leur faire grâce. Nous ne sommes plus les maîtres de nos esclaves. Les jours de notre Gouverneur sont peut-être en danger, et ces deux misérables ne seront pas plutôt punis, que le calme renaîtra dans les habitations. Nègres, qu'on tire le canon, et que le signal convenu annonce au fort que les criminels sont pris. 265

270

ZAMOR

Allons, Mirza, allons mourir.

MIRZA

Ah ! Dieu ! Je suis cause de ta mort.

(On emmène Zamor et Mirza ; les autres personnages les suivent, et tous vont s'embarquer. Un instant après on voit passer le navire qui les porte.)

ZAMOR

La bonne action que nous avons faite en sauvant ces étrangers jettera quelques charmes sur nos derniers moments, et nous goûterons au moins la douceur de mourir ensemble.

275

ACTE II

SCÈNE PREMIÈRE

Betzi, Azor.

BETZI

Eh bien, Azor, que dit-on de Mirza et de Zamor ? On les fait chercher partout.

AZOR

On parle de les faire mourir sur le rocher de l'habitation ; je crois même qu'on fait les préparatifs de leur supplice. Je tremble qu'on ne les trouve.

280

BETZI

Mais, Monsieur le Gouverneur peut leur faire grâce. Il en est le maître.

AZOR

Il faut que cela soit impossible ; car il aime Zamor, et il dit qu'il n'a jamais eu à se plaindre de lui. Toute la Colonie demande leur mort, et il ne peut la refuser sans se compromettre.

285

BETZI

Notre Gouverneur n'était point fait pour être un tyran.

AZOR

Comme il est bon avec nous ! Tous les Français sont de même ; mais les Naturels du pays sont bien plus cruels.

BETZI

L'on m'a assuré que dans les premiers temps nous n'étions pas esclaves.

AZOR

Tout nous porte à le croire. Il y a encore des climats où les Nègres sont libres. 290

AZOR

Qu'ils sont heureux !

AZOR

Ah ! Nous sommes bien à plaindre.

BETZI

Et personne ne prend notre défense ! On nous défend même de prier pour nos semblables. 295

AZOR

Hélas ! Le père et la mère de la malheureuse Mirza seront témoins du supplice de leur fille.

BETZI

Quelle férocité !

AZOR

Voilà comme on nous traite.

BETZI

Mais, dis-moi, Azor, pourquoi Zamor a-t-il tué l'Intendant ?

300

AZOR

On m'a assuré que c'était par jalousie. Tu sais bien que Zamor était l'amant de Mirza.

BETZI

Oui, c'est toi qui me l'as appris.

AZOR

Le Commandeur l'aimait aussi.

BETZI

Mais il ne devait point le tuer pour cela.

305

AZOR

Il est vrai.

BETZI

Il y avait d'autres raisons.

AZOR

Cela se peut bien, mais je les ignore.

BETZI

Si on pouvait les faire échapper, je suis sûre que Monsieur et Madame de Saint-Frémont n'en seraient pas fâchés.

310

AZOR

Je le crois bien, mais ceux qui les serviraient s'exposeraient beaucoup.

BETZI

Sans doute ; mais il n'y aurait pas punition de mort.

AZOR

Peut-être, je sais bien toujours que je ne m'y exposerais pas.

BETZI

Il faudrait du moins parler à leurs amis ; ils pourraient gagner les autres esclaves. Ils aiment tous Zamor et Mirza.

315

AZOR

On parle de faire mettre le régiment sous les armes.

BETZI

Il n'y a plus d'espoir.

AZOR

Nous devons au contraire, pour le bien de nos camarades, les exhorter à l'obéissance.

BETZI

Tu as raison : fais-le si tu peux, car je n'en aurais jamais la force.

320

SCÈNE II

Les précédents, Coraline.

CORALINE *(en courant)*

Ô mes chers camarades ! Quelle mauvaise nouvelle je viens vous apprendre ! On assure qu'on a entendu le canon et que Zamor et Mirza sont pris.

AZOR

Allons donc, cela n'est pas possible, Coraline.

325

BETZI

Grand Dieu !

CORALINE

J'étais sur le port au moment qu'on annonçait cette malheureuse nouvelle. Plusieurs Colons attendaient avec impatience un navire qu'on découvrait dans le lointain. Il est enfin entré au port, et aussitôt tous les habitants l'ont entouré, et moi, toute tremblante, je me suis enfuie.

330

Pauvre Mirza ! Malheureux Zamor ! Nos tyrans ne leur feront pas grâce.

AZOR

Oh ! Je t'en réponds bien ; ils seront bientôt morts.

BETZI

Sans être entendus ? Sans être jugés ?

CORALINE

Jugés ! Il nous est défendu d'être innocents et de nous justifier.

AZOR

Quelle générosité ! Et on nous vend par-dessus au marché comme des
boeufs. 335

BETZI

Un commerce d'hommes ! Ô Ciel ! L'humanité répugne.

AZOR

C'est bien vrai, mon père et moi avons été achetés à la Côte de Guinée.

CORALINE

Bon, bon, mon pauvre Azor, va, quelque soit notre déplorable sort, j'ai
un pressentiment que nous ne serons pas toujours dans les fers, et peut-
être avant peu... 340

AZOR

Eh bien ! Qu'est ce que nous verrons ? Serons-nous maîtres à notre
tour ?

CORALINE

Peut-être ; mais non, nous serions trop méchants. Tiens, pour être bon, il ne faut être ni maître ni esclave.

345

AZOR

Ni maître, ni esclave ; oh ! Oh ! Et que veux-tu donc que nous soyons ? Sais-tu, Coraline, que tu ne sais plus ce que tu dis, quoique nos camarades assurent que tu en sais plus que nous ?

CORALINE

Va, va, mon pauvre garçon, si tu savais ce que je fais ! J'ai lu dans un certain livre, que pour être heureux il ne fallait qu'être libre et bon cultivateur. Il ne nous manque que la liberté, qu'on nous la donne, et tu verras qu'il n'y aura plus ni maîtres ni esclaves.

350

AZOR

Je ne t'entends pas.

BETZI

Ni moi non plus.

CORALINE

Mon Dieu, que vous êtes bons l'un et l'autre ! Dites-moi, Zamor n'avait-il pas sa liberté ? A-t-il pour cela voulu quitter notre bon maître ; nous ferons tous la même chose. Que les Maîtres donnent la liberté , aucun esclave ne quittera les ateliers. Insensiblement les plus sauvages d'entre nous s'instruiront, reconnaîtront les lois de l'humanité et de la justice, et nos supérieurs trouveront dans notre attachement, dans notre zèle, la récompense de ce bienfait.

355

360

AZOR

Tu parles comme un homme ! Je crois entendre Monsieur le Gouverneur... Oh ! Qu'il faut avoir de l'esprit pour retenir tout ce que les autres disent. Mais, voici Madame.

BETZI

Voici Madame, taisons-nous.

365

CORALINE

Il ne faut pas dire à Madame que l'on craint que Zamor ne soit pris. Cela lui ferait trop de peine.

AZOR

Oh ! Oui.

SCÈNE III

Les Précédents, Madame de Saint-Frémont.

(Ils sortent.)

MADAME DE SAINT-FRÉMONT

Mes enfants, j'ai besoin d'être seule. Laissez-moi, et n'entrez point que je ne vous appelle, ou que vous n'ayez quelque nouvelle à m'annoncer.

370

SCÈNE IV

MADAME DE SAINT-FRÉMONT *(seule)*

Mon époux est sorti pour cette malheureuse affaire : il est allé dans une des habitations où l'on demandait sa présence. Depuis cette catastrophe la révolte règne dans l'esprit de nos esclaves. Tous soutiennent que Zamor est innocent, et qu'il n'a tué le Commandeur que parce qu'il s'y est vu forcé ; mais les Colons se sont réunis pour demander la mort de Mirza et de Zamor, et on les fait chercher partout. Mon mari voudrait bien faire grâce à Zamor, quoiqu'il ait prononcé son arrêt, ainsi que celui de la pauvre Mirza, qui doit périr avec son amant. Hélas ! L'attente de leur supplice me jette dans une tristesse profonde. Je ne suis donc pas née pour être heureuse ! En vain je suis adorée de mon époux : mon amour ne peut vaincre la mélancolie qui le consume. Depuis plus de dix ans il souffre, et je ne puis deviner la cause de sa douleur. C'est le seul de ses secrets dont je ne sois pas dépositaire. Il faut, lorsqu'il sera de retour, que je redouble d'efforts pour le lui arracher. Mais je l'entends.

375

380

385

SCÈNE V

Madame de Saint-Frémont, Monsieur de Saint-Frémont.

MADAME DE SAINT-FRÉMONT

Eh bien ! Mon ami, votre présence a-t-elle dissipé cette fermentation ?

(À part.)

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Tous mes esclaves sont rentrés dans leur devoir ; mais ils me demandent la grâce de Zamor. Cette affaire est bien délicate. Et pour comble de

malheurs, je viens de recevoir de France des nouvelles qui me déchirent
le coeur. 390

MADAME DE SAINT-FRÉMONT

Que dis-tu, mon ami, tu sembles te faire des reproches. Ah ! Si tu n'es
coupable qu'envers moi, je te pardonne tout pourvu que ton coeur me
reste. Tu détournes les yeux ; je vois couler tes larmes. Ah ! Mon ami, je
n'ai plus votre confiance ; je vous deviens importune ; je vais me retirer. 395

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Toi, me devenir importune ! Jamais, jamais. Ah ! Si j'avais pu m'écarter
de mon devoir, ta seule douceur me ramènerait à tes pieds , et tes
grandes vertus me rendraient encore plus amoureux de tes charmes.

MADAME DE SAINT-FRÉMONT

Mais tu me caches un secret ennui. Avoue-le moi. Tes soupirs étouffés
me le sont soupçonner. La France te fut chère ; c'est ta Patrie... Peut-
être une inclination... 400

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Arrête, arrête, chère épouse, et ne viens point rouvrir une plaie qui
s'était fermée auprès de toi. Je crains de t'affliger.

MADAME DE SAINT-FRÉMONT

Si je te fus chère, il faut m'en donner une preuve.

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Laquelle exiges-tu ? 405

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Celle de me révéler les causes de ton affliction.

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Tu le veux ?

MADAME DE SAINT-FRÉMONT

Je l'exige ; fais-toi pardonner, par cette complaisance, ce secret que tu m'as gardé si longtemps.

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

J'obéis. Je suis d'une province où des lois injustes et inhumaines privent⁴¹⁰ les enfants cadets du partage égal que la Nature donne aux enfants nés du même père et de la même mère. J'étais le plus jeune de sept ; mes parents m'envoyèrent à la Cour pour y demander de l'emploi ; mais comment aurais-je pu réussir dans un pays où la vertu est une chimère, et où l'on n'obtient rien sans intrigue ni bassesse. Cependant, j'y fis la⁴¹⁵ connaissance d'un brave Gentilhomme Écossais qui y était venu dans le même dessein. Il n'était pas riche, et avait une fille au couvent : il m'y mena. Cette entrevue nous devint funeste à tous les deux. Le père, au bout de quelques mois, partit pour l'armée : il me recommanda d'aller voir sa fille, et dit même qu'on pouvait me la confier quand elle voudrait⁴²⁰ sortir. Ce brave ami, ce bon père, ne prévoyait pas les suites que son imprudence occasionna. Il fut tué dans une bataille. Sa fille resta seule dans le monde, sans parents et sans connaissances. Elle ne voyait que moi, et paraissait ne désirer que ma présence. L'amour me rendit coupable. Épargne-moi le reste : je fis le serment d'être son époux ; voilà⁴²⁵ mon crime.

MADAME DE SAINT-FRÉMONT

Mais, mon ami, vous êtes-vous déterminé vous-même à l'abandonner ?

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Qui, moi ? Avoir abandonné une femme si intéressante ? Ah ! La plus longue absence ne me l'aurait jamais fait oublier. Je ne pouvais l'épouser sans le consentement de tous mes parents. Elle devint mère d'une fille. On découvrit notre liaison ; je fus éloigné. On obtint pour moi un brevet de Capitaine dans un régiment qui partait pour l'Inde, et l'on me fit embarquer. Peu de temps après on me donna la fausse nouvelle que Clarisse était morte, et qu'il ne me restait que ma fille. Je te voyais tous les jours ; ta présence affaiblit avec le temps l'impression que l'image de Clarisse faisait encore sur mon coeur. Je sollicitai ta main, tu acceptas mes vœux, et nous fûmes unis ; mais par un raffinement de barbarie, le cruel parent qui m'avait trompé m'apprit que Clarisse vivait encore.

MADAME DE SAINT-FRÉMONT

Hélas ! À quel funeste prix j'ai le bonheur d'être ton épouse ! Mon ami, tu es plus malheureux que coupable. Clarisse elle-même te pardonnerait, si elle était témoin de tes remords. Il faut faire les plus vives recherches, pour que ton bien et le mien puissent t'acquitter envers ces infortunés. Je n'ai point d'autres parents que les tiens. Je fais ta fille mon héritière ; mais ton coeur est un trésor qu'il n'est pas en mon pouvoir de céder à une autre.

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Ah ! Digne épouse, j'admire tes vertus. Hélas ! Je ne vois que Clarisse qui fut capable de les imiter. C'est donc aux deux extrémités du monde que j'étais destiné à rencontrer ce que le sexe a de plus vertueux et de plus aimable !

MADAME DE SAINT-FRÉMONT

Tu mérites une compagne digne de toi ; mais, mon ami, songe qu'en t'unissant avec moi tu consentis à prendre le nom de mon père, qui, en te donnant son nom, n'avait d'autre but que de te céder sa place comme à son fils adoptif. Il faut écrire à tes parents, surtout à tes plus fidèles amis, qu'ils fassent de nouvelles recherches, et qu'ils nous donnent promptement des nouvelles de ces infortunés. Je crois, mon ami, que j'aurai la force de m'éloigner de vous pour aller chercher moi-même celle à qui vous avez donné le jour. Je sens que j'ai déjà pour elle des entrailles de mère ; mais en même-temps je frémis ! Ô mon ami, mon ami ! S'il fallait me séparer de vous ! Si Clarisse t'arrachait de mes bras !... Ses malheurs, ses vertus, ses charmes... Ah ! Pardonne, pardonne à mon désespoir, pardonne-moi, cher époux, tu n'es pas capable de m'abandonner et de faire deux victimes pour une.

455

460

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Chère épouse ! Ô moitié de moi-même ! Cesse de déchirer ce coeur déjà trop affligé. Clarisse ne vit plus sans doute, puisque depuis deux ans on me fait repasser tous les fonds que j'envoie en France pour elle et pour ma fille. On ignore même ce qu'elles sont devenues. Mais l'on vient ; nous reprendrons cette conversation.

465

SCÈNE VI

Monsieur et Madame de Saint-Frémont, Un Juge.

LE JUGE

Monsieur, je viens vous apprendre que les criminels sont pris.

470

MADAME DE SAINT-FRÉMONT

Comment ! Si tôt ! Le temps aurait pu effacer leur crime.

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT *(affligé)*

Quel affreux exemple je suis obligé de donner !

LE JUGE

Rappelez-vous, Monsieur, dans cette circonstance la disgrâce de votre beau-père. Il fut contraint de quitter sa place pour l'avoir exercée avec trop de bonté.

475

(Haut.)

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT *(à part)*

Malheureux Zamor, tu vas périr ! Je n'ai donc élevé ton enfance que pour te voir un jour traîner au supplice. Que mes soins lui deviennent funestes ! Si je l'avais laissé dans ses mœurs, sauvages, il n'aurait peut-être pas commis ce crime. Il n'avait point dans l'âme des inclinations vicieuses. L'honnêteté et la vertu le distinguaient dans le sein de l'esclavage. Élevé dans une vie simple et laborieuse, malgré l'instruction qu'il avait reçue, il n'oubliait jamais son origine. Qu'il me serait doux de pouvoir le justifier ! Comme simple habitant, j'aurais pu peut-être adoucir son arrêt ; mais, comme gouverneur, je suis forcé de le livrer à toute la rigueur des lois.

480

485

LE JUGE

Il est nécessaire qu'on exécute sur-le-champ leur arrêt, d'autant plus que deux Européens ont excité une révolte générale parmi les esclaves. Ils ont peint votre commandeur comme un monstre. Les esclaves ont

écouté avec avidité ces discours séditieux, et tous ont promis de ne point exécuter les ordres qui leur ont été donnés.

490

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Quels sont ces étrangers ?

LE JUGE

Ce sont des Français qu'on a trouvés sur la côte où ces criminels s'étaient réfugiés. Ils prétendent que Zamor leur a conservé la vie.

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Hélas ! Ces malheureux Français sans doute ont fait naufrage, et la reconnaissance a produit seule ce zèle indiscret.

495

LE JUGE

Vous voyez, Monsieur le Gouverneur, qu'il n'y a point de temps à perdre, si vous voulez éviter la ruine totale de nos habitations. C'est un mal désespéré.

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Je n'ai point le bonheur d'être né dans vos climats ; mais quel empire n'ont point les malheureux sur les âmes sensibles ! Ce n'est point votre faute si les mœurs de votre pays vous ont familiarisé avec ces traitements durs que vous exercez sans remords sur des hommes qui n'ont d'autre défense que leur timidité, et dont les travaux, trop mal récompensés, accroissent notre fortune en augmentant notre autorité sur eux. Ils ont mille tyrans pour un. Les Souverains rendent leur Peuples heureux : tout citoyen est libre sous un bon maître, et dans ce pays d'esclavage il faut être barbare malgré soi. Eh ! Comment puis-je m'empêcher de me livrer à ces réflexions, quand la voix de l'humanité crie au fond de mon coeur ; « Sois bon et sensible aux cris des malheu-

500

505

reux. » Je sais que mon opinion doit vous déplaire : l'Europe, cependant,
prend soin de la justifier, et j'ose espérer qu'avant peu il n'y aura plus
d'esclaves. Ô Louis ! Ô Monarque adoré ! Que ne puis-je en ce moment
mettre sous tes yeux l'innocence de ces proscrits ! En accordant leur
grâce, tu rendrais la liberté à des hommes trop longtemps méconnus ;
mais n'importe : vous voulez un exemple, il se sera, quoique les Noirs
assurent que Zamor est innocent.

LE JUGE

Pouvez-vous les en croire ?

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Ils ne peuvent m'en imposer, et je connais plus qu'eux les vertus de Zamor. Vous voulez qu'il meure sans être entendu ? J'y consens avec regret ; mais vous n'aurez point à me reprocher d'avoir trahi les intérêts
de la Colonie,

LE JUGE

Vous le devez, Monsieur le Gouverneur, dans cette affaire où vous voyez que nous sommes menacés d'éprouver une révolte générale. Il faut donner des ordres pour faire mettre les troupes sous les armes.

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Suivez-moi ; nous allons voir le parti qu'il faut prendre.

MADAME DE SAINT-FRÉMONT

Mon ami, je vous vois sortir avec peine.

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Ma présence est nécessaire pour rétablir l'ordre et la discipline.

SCÈNE VII

MADAME DE SAINT-FRÉMONT *(seule)*

Que je plains ces malheureux ! C'en est fait ! Ils vont mourir. Quel chagrin pour mon époux ; mais un plus grand chagrin m'agite de nouveau. Tout ce qui porte le nom de française m'épouvante ! Si c'était Clarisse !
Oh ! Malheureuse, quel serait mon sort. Je connais les vertus de mon époux, mais je suis sa femme. Non, non ! Cessons de nous abuser ! Clarisse, dans le malheur, a de plus grands droits sur son âme ! Cachons le trouble oui m'agite.

530

SCÈNE VIII

Madame de Saint-Frémont, Betzi, accourant.

535

MADAME DE SAINT-FRÉMONT

Qu'y a-t-il de nouveau, Betzi ?

BETZI *(avec exaltation)*

Monsieur le Gouverneur n'est point ici ?

MADAME DE SAINT-FRÉMONT

Non, il vient de sortir, parle donc ?

BETZI

Ah ! Laissez-moi reprendre mes sens... Nous étions sur la terrasse ; de temps en temps nous jetions tristement les yeux vers l'habitation. Nous voyons arriver de loin le père de Mirza avec un autre esclave ; au milieu d'eux était une étrangère, les cheveux éparés et la douleur peinte sur son visage : ses yeux étaient fixés vers la terre, et quoiqu'elle marchât vite,

540

elle avait l'air sort occupée. Lorsqu'elle a été près de nous, elle a demandé Madame de Saint-Frémont. Elle nous a appris que Zamor l'a sauvée⁵⁴⁵ de la fureur des flots. Elle a ajouté : je mourrai aux pieds de Monsieur le Gouverneur, si je n'obtiens sa grâce. Elle veut implorer votre secours, La voici.

SCÈNE IX

Les précédentes, Sophie, suivie de tous les esclaves.

SOPHIE *(se jetant aux genoux de Madame de Saint-Frémont)*

Madame, j'embrasse vos genoux. Ayez pitié d'une malheureuse étrangère qui doit tout à Zamor, et n'a d'autre espoir qu'en vos bontés.⁵⁵⁰

(Haut, en la relevant.)

(À part.)

(À Sophie.)

MADAME DE SAINT-FRÉMONT *(à part)*

Ah ! Je respire. Levez-vous, Madame, je vous promets de faire tout ce qui sera en mon pouvoir. Sa jeunesse, sa sensibilité, touchent mon coeur à un point que je ne puis exprimer. Étrangère intéressante, je vais tout employer pour vous faire accorder la grâce que vous exigez de mon époux. Croyez que je partage vos douleurs. Je sens combien ces infortunés vous doivent être chers.⁵⁵⁵

SOPHIE

Sans le secours de Zamor, aussi intrépide qu'humain, je périssais dans les flots. Je lui dois le bonheur de vous voir. Ce qu'il a fait pour moi lui

assure dans mon coeur les droits de la Nature ; mais ces droits ne me
 rendent point injuste, Madame, et le témoignage qu'ils rendent à vos
 rares qualités fait assez voir qu'ils ne sont point reprochables d'un
 crime prémédité. Quelle humanité ! Quel zèle à nous secourir ! Le sort
 qui les poursuit devait plutôt leur inspirer la crainte que la pitié ; mais,
 loin de se cacher, Zamor a affronté tout péril. Jugez, Madame, si avec
 ces sentiments d'humanité, un mortel peut être coupable ; son crime fut
 involontaire, et c'est faire justice que de l'absoudre comme innocent.

(À Sophie.)

MADAME DE SAINT-FRÉMONT *(aux esclaves)*

Mes enfants, il faut nous réunir avec les Colons, et demander la grâce
 de Zamor et de Mirza. Nous n'avons pas de temps à perdre. Et vous, que
 je brûle de connaître, vous êtes Française, peut-être pourriez- vous...
 mais les moments nous sont chers. Retournez auprès de ces infortunés ;
 Esclaves, accompagnez ses pas.

(Elle lui baise les mains.)

(Elle sort avec les esclaves.)

SOPHIE *(transportée)*

Ah ! Madame, que de bienfaits à la fois ! Hélas ! Je voudrais, autant que
 je le désire, vous prouver ma reconnaissance. Bientôt mon époux vien-
 dra s'acquitter envers vous de son devoir. Cher Valère , quelle heureuse
 nouvelle je vais t'apprendre !

SCÈNE X

Madame de Saint-Frémont, Betzi, Coraline.

(Haut.)

MADAME DE SAINT-FRÉMONT

Je trouve dans les traits de cette étrangère une ressemblance... Quelle chimère !... Et vous, Coraline, faites venir le Secrétaire de Monsieur de Saint-Frémont.

580

(On doit entendre la générale dans le lointain.)

CORALINE

Ah ! Madame, vous ignorez ce qui se passe : il vient de faire fermer vos portes par ordre de Monsieur le Gouverneur. Tout est livré aux flammes... Entendez, Madame... On bat la générale... et le son des cloches...

MADAME DE SAINT-FRÉMONT *(allant avec frayeur au fond du théâtre)*

Malheureuse ! Que vais-je devenir ? Que fait mon mari ?

585

BETZI

Je tremble pour mes camarades.

MADAME DE SAINT-FRÉMONT *(livrée à la plus grande douleur)*

Dieu, mon époux est peut-être en danger ! Je vole à son secours...

CORALINE

Rassurez-vous, Madame, il n'y a rien à craindre pour Monsieur le Gouverneur. Il est à la tête du régiment. Mais quand même il serait au milieu du tumulte, tous les Esclaves respecteraient ses jours. Il en est trop chéri pour qu'aucun voulut lui faire du mal. C'est seulement à quelques habitants que les esclaves en veulent : ils leur reprochent le supplice de Zamor et de Mirza ; ils assurent que sans eux on ne les aurait pas condamnés.

MADAME DE SAINT-FREMONT (*agitée*)

Comment, on va les faire mourir !

595

CORALINE

Hélas ! Bientôt mes pauvres camarades ne seront plus.

(*À part.*)

(*Haut.*)

MADAME DE SAINT-FREMONT (*avec empressement*)

Non, mes enfants, ils ne périront point ? Mon mari sera touché de mes larmes de mon désespoir de cette étrangère, qui, peut-être mieux que moi, saura l'émouvoir. Son coeur n'a pas besoin d'être sollicité pour faire le bien; mais il peut tout prendre sur lui. Et si cette Française lui donnait des renseignements sur sa fille ! Grand Dieu ! Il devrait tout à ces victimes que l'on traîne au supplice. Allons, Betzi, il faut joindre mon mari, lui dire... Mais dans ce moment, comment entrer en explication ? Il faut que je le voie moi-même. Où est-il maintenant ?

600

CORALINE

Je ne sais précisément avec quel régiment il est : toute l'armée est dispersée. On dit seulement que Monsieur de Saint-Frémont ramène le calme et remet l'ordre partout où il passe, il serait bien difficile de le trouver dans ce moment. Il n'y a qu'à nous rendre dans l'habitation, si déjà on ne nous y a pas devancées. Mais les chemins font rompus ou coupes. On conçoit à peine qu'on ait pu faire tant de dégâts en si peu de temps.

MADAME DE SAINT-FRÉMONT

N'importe ; je ne crains ni le danger ni la fatigue, quand il s'agit de sauver les jours de deux infortunés.

ACTE III

SCÈNE PREMIÈRE

Valère, Zamor, Mirza.

VALÈRE

Vous voilà libres ! Je vole a la tête de vos camarades. Mon épouse ne
tardera pas longtemps à reparaître à nos yeux. Elle aura sans doute ob-⁶¹⁵
tenu votre grâce de Monsieur de Saint-Frémont. Je vous quitte pour un
instant, et ne vous perds point de vue.

SCÈNE II

Zamor, Mirza.

ZAMOR

Que notre sort est déplorable, ô ma chère Mirza ! Il devient d'autant
plus affreux, que je crains que le zèle de ce Français à vouloir nous sau-⁶²⁰
ver ne le perde lui-même ainsi que son épouse. Quelle idée accablante !

MIRZA

Elle me poursuit aussi : mais peut-être sa digne épouse aura pu fléchir
notre Gouverneur, ne nous affligeons point avant son retour.

ZAMOR

Je bénis mon trépas, puisque je meurs avec toi ; mais, qu'il est cruel de perdre la vie en coupable ! On m'a jugé tel, notre bon maître je crois ; voilà ce qui me désespère. 625

MIRZA

Je veux voir moi-même Monsieur le Gouverneur. Cette dernière volonté doit m'être accordée. Je me jetterai à ses pieds ; je lui révélerai tout.

ZAMOR

Hélas ! Que pourras-tu lui dire ? 630

MIRZA

Je lui ferai connaître la cruauté de son Commandeur et de son amour féroce.

ZAMOR

Ta tendresse pour moi t'aveugle : tu veux t'accuser pour me rendre innocent ! Si tu dédaignes la vie à ce prix, m'en crois-tu assez avare pour vouloir la conserver aux dépens de tes jours ? Non, ma chère Mirza, Il n'y a point de bonheur pour moi sur la terre, si je ne le partage avec toi. 635

MIRZA

Je pense de même, je ne pourrais plus vivre sans te voir.

ZAMOR

Qu'il nous aurait été doux de prolonger nos jours ensemble ! Ces lieux me rappellent notre première entrevue. C'est ici que le tyran reçut la mort ; c'est ici qu'on va terminer notre carrière. La Nature semble en 640

ces lieux être en contraste avec elle-même. Jadis elle nous paraissait riante : elle n'a rien perdu de ses attraits mais elle nous montre à la fois l'image de notre bonheur passé et de l'horrible sort dont nous serons les victimes. Ah ! Mirza, qu'il est cruel de mourir quand on aime.

MIRZA

Que tu m'attendris ! Ne m'afflige pas davantage. Je sens que mon courage m'abandonne ; mais ce bon Français revient à nous ; que va-t-il nous apprendre ? 645

SCÈNE III

Zamor, Mirza, Valère.

VALÈRE

Ô mes bienfaiteurs ! Il faut vous sauver. Profitez de ces instants précieux que vos camarades vous procurent. Ils bouchent les chemins, répondez à leur zèle et à leur courage ; ils s'exposent pour vous, fuyez dans un autre climat. Il se peut que mon épouse n'obtienne pas votre grâce. On voit plusieurs troupes de soldats s'approcher d'ici : vous avez le temps d'échapper par cette colline. Allez, vivez dans les forêts : vos semblables vous ouvriront leur sein. 650
655

MIRZA

Ce Français a raison. Viens, suis-moi. Il nous aime ; profitons de ses conseils. Cours avec moi, cher Zamor ; ne crains point de revenir habiter dans le fond des forêts. À peine tu te rappelles nos lois, et bientôt ta chère Mirza t'en retracera la douce image.

(Il embrasse Valère.)

ZAMOR

Eh bien ! Je cède. Ce n'est que pour toi que je chéris la vie. Adieu, le
plus généreux des hommes ! 660

MIRZA

Hélas ! Il faut donc que je vous quitte sans avoir le bonheur de me jeter
aux pieds de votre épouse !

VALÈRE

Elle partagera vos regrets, n'en doutez point ; mais fuyez des lieux trop
funestes. 665

SCÈNE IV

Les précédents, Sophie, esclaves.

SOPHIE *(se précipitant dans les bras de Valère)*

Ah ! Mon ami, remercions le Ciel : ces victimes ne périront point. Ma-
dame de Saint-Frémont m'a promis leur grâce.

VALÈRE *(avec joie)*

Grand Dieu ! Quel comble de bonheur !

(À Valère.)

ZAMOR

Ah ! Je reconnais à ce procédé sa belle âme. Étrangers généreux, que le
ciel comble vos désirs ! L'Être suprême n'abandonne jamais ceux qui
cherchent à lui ressembler par la bienfaisance. 670

VALÈRE

Ah ! Que vous rendez nos jours fortunés !

MIRZA

Que nous sommes heureux d'avoir secouru ces Français ! Ils nous doivent beaucoup ; mais nous leur devons encore plus.

675

SOPHIE

Madame de Saint-Frémont a fait assembler ses meilleurs amis. Je l'ai instruite de leur innocence ; elle met tout le zèle possible à les sauver. Je n'ai eu aucune peine à l'intéresser en leur faveur ; son âme est si belle, si sensible aux maux des malheureux !

ZAMOR

Son respectable époux l'égale en mérite et en bonté.

680

SOPHIE

Je n'ai pas eu le bonheur de le voir.

ZAMOR *(alarmé)*

Que vois-je ? Des soldats qui arrivent en foule ! Ah ! C'en est fait ! Vous vous êtes abusés, généreux Français, nous sommes perdus.

SOPHIE

Ne vous alarmez point, il faut savoir...

(Une Compagnie de Grenadiers et une de soldats français se rangent au fond du théâtre, la baïonnette au bout du fusil. En avant d'eux se place une troupe d'esclaves avec des arcs et des flèches ; ils ont à leur tête le Major, le Juge et l'intendant des Esclaves de Monsieur de Saint-Frémont.)

VALÈRE

Je les défendrai au péril de ma vie. Hélas ! Ils allaient se sauver lorsque tu es venu les rassurer. Je vais savoir de l'Officier qui commande ce détachement, quelle est sa mission. 685

SCÈNE V

Les Précédents, La Major, Le Juge, L'Indien, grenadiers et soldats français, plusieurs esclaves.

VALÈRE

Monsieur, puis-je vous demander quel sujet vous amène ici ? 690

LE MAJOR

Une cruelle fonction. Je viens faire exécuter l'arrêt de mort prononcé contre ces malheureux.

SOPHIE *(troublée)*

Vous allez les faire mourir ?

LE MAJOR

Oui, Madame.

VALÈRE

Non, cet affreux sacrifice ne s'exécutera point. 695

SOPHIE

Madame de Saint-Frémont m'a promis leur grâce.

(Au Major.)

(Aux Esclaves.)

LE JUGE *(durement)*

Cela n'est pas en son pouvoir, Monsieur le Gouverneur lui-même ne pourrait la leur accorder. Ainsi, cessez de vouloir vous obstiner à les sauver. Vous rendriez leur supplice plus terrible. Monsieur le Major, exécutez les ordres qui vous ont été donnés. Et vous, menez les criminels sur le haut du rocher.

700

LE COMMANDEUR INDIEN

Tendez vos arcs !

(Les Esclaves n'écoutent que Valère.)

VALÈRE

Arrêtez !

(Le Major fait signe aux soldats, ils courent avec la baïonnette, qu'ils présentent à la poitrine de tous les Esclaves dont aucun ne remue.)

LE JUGE

Obéissez.

(Il ouvre sa veste.)

ZAMOR *(accourant au-devant d'eux)*

Que faites-vous ? J'ai seul mérité la mort. Que vous ont fait mes pauvres camarades ? Pourquoi les égorger ? Tournez vos armes contre moi. Voilà mon sein ! Lavez dans mon sang leur désobéissance. La Colonie ne

705

demande que ma mort. Est-il nécessaire de faire périr tant d'innocentes victimes qui ne sont pas complices de mon crime ?

MIRZA

Je suis aussi coupable que Zamor, ne me séparez point de lui ; par pitié 710
ôtez-moi la vie ; mes jours sont attachés à sa destinée. Je veux mourir la première.

VALÈRE (au Juge)

Monsieur, suspendez, je vous prie, leur supplice. Je puis vous assurer qu'on s'occupe de leur grâce.

LE MAJOR (au Juge)

Monsieur, nous pouvons prendre ceci sur nous ; attendons le Gouverneur. 715

LE JUGE (durement)

Je n'écoute rien que mon devoir et la loi.

VALÈRE (furieux)

Barbare ! Quoique ta place endurecisse l'âme, tu la dégrades en la rendant encore plus cruelle que les lois ne te l'ont prescrite.

LE JUGE

Monsieur le Major, faites conduire cet audacieux à la Citadelle. 720

LE MAJOR

C'est un Français : il rendra compte de sa conduite à Monsieur le Gouverneur, et je n'ai pas, à cet égard, d'ordres à recevoir de vous.

LE JUGE

Exécutez donc ceux qui vous ont été donnés.

(Elle court se placer entre Zamor et Mirza, les prend tous les deux par la main, et dit au Juge.)

SOPHIE *(avec héroïsme)*

Cet excès de cruauté me donne du courage. Barbare ! Ose me faire assassiner avec eux ; je ne les quitte point : rien ne pourra les arracher de mes bras. 725

VALÈRE *(transporté)*

Ah ! Ma chère Sophie, ce trait de courage te rend encore plus chère à mon coeur.

LE JUGE *(au Major)*

Monsieur, faites retirer cette femme audacieuse : vous ne remplissez pas votre devoir. 730

(Aux soldats.)

(Sophie, jette un cri perçant, en serrant Zamor et Mirza contre son sein.)

LE MAJOR *(indigné)*

Vous l'exigez ; mais vous répondrez des suites. Séparez ces étrangers de ces esclaves.

(Au Juge.)

VALÉRE *(furieux, courant après Sophie)*

Si l'on emploie la moindre violence contre mon épouse, je ne respecte plus rien. Et toi, barbare, tremble d'être immolé à ma juste fureur.

(Les esclaves se rangent autour d'eux, et forment un rempart, les soldats et grenadiers s'en approchent avec la baïonnette.)

UN ESCLAVE

Dût-on nous faire mourir tous, nous les défendrons.

735

(Au Juge.)

(Aux étrangers et aux esclaves.)

(À Sophie.)

(Sophie, Zamor et Mirza sortent avec quelques esclaves.)

LE MAJOR *(aux Soldats)*

Soldats, arrêtez. Je ne suis point envoyé ici pour ordonner le carnage et pour répandre du sang, mais pour ramener l'ordre. Le Gouverneur ne sera pas longtemps à paraître, et sa prudence nous indiquera mieux ce que nous devons faire. Rassurez-vous ; je n'emploierai pas la force ; vos efforts seraient inutiles, si je voulais l'exercer. Et vous, Madame, vous pouvez vous retirer à l'écart avec ces malheureux ; j'attends Monsieur le Gouverneur.

740

SCÈNE VI

Valère, Le Major, Le Juge, L'Indien, Grenadiers et Soldats, Esclaves.

VALÈRE *(au Major)*

Je ne puis abandonner mon épouse dans cet état. Faites tous vos efforts auprès de Monsieur de Saint-Frémont. Je n'ai pas besoin de vous recom-⁷⁴⁵
mander la clémence ; elle doit régner dans votre âme. Un guerrier fut
toujours généreux.

(Valère sort.)

LE MAJOR

Reposez-vous sur moi ; retirez-vous, et vous paraîtrez quand il en sera
temps.

SCÈNE VII

Les Précédents, excepté Valère.

750

LE MAJOR *(au Juge)*

Voilà, Monsieur, le fruit d'une trop grande sévérité.

LE JUGE

Votre modération perd aujourd'hui la Colonie.

LE MAJOR

Dites mieux ; elle la sauve peut-être. Vous ne connaissez que vos lois
cruelles, et moi, je connais l'art de la guerre et l'humanité. Ce ne sont
point nos ennemis que nous combattons ; ce sont nos esclaves, ou plu-⁷⁵⁵
tôt nos cultivateurs. Pour les réduire, il eût fallu, suivant vous, les faire

passer au fil de l'épée, et dans cette circonstance, une imprudence nous mènerait sans doute plus loin que vous ne pensez.

SCÈNE VIII

*Les précédents, Monsieur de Saint-Frémont, entrant d'un côté et Valère de l'autre.
Deux Compagnies de Grenadiers et Soldats conduisent plusieurs esclaves enchaî-*
*nés.*⁷⁶⁰

VALÈRE (*à Monsieur de Saint-Frémont*)

Ah ! Monsieur, écoutez nos prières : vous êtes Français, vous serez juste.

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

J'approuve votre zèle ; mais dans ce climat il devient indiscret ; il a même produit beaucoup de mal. Je viens d'être témoin de l'attentat le plus affreux exercé sur un Magistrat. Il a fallu, contre mon caractère,⁷⁶⁵ employer la violence pour arrêter la cruauté des esclaves. Je sais tout ce que vous devez à ces malheureux ; mais vous n'avez pas le droit de les défendre, ni de changer les lois et les mœurs d'un pays.

VALÈRE

J'ai du moins le droit que la reconnaissance donne à toutes les belles âmes : quelque soit votre sévérité simulée, mon coeur en appelle au vôtre.⁷⁷⁰

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Cessez de me prier, il m'en coûte trop pour refuser.

VALÈRE

Votre digne épouse nous avait fait tout espérer.

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Elle-même, Monsieur, est convaincue de l'impossibilité absolue de ce que vous demandez.

775

VALÈRE

Si c'est un crime d'avoir tué un monstre qui faisait frémir la nature, ce crime, au moins, est excusable. Zamor défendait sa propre vie, et la défense est de droit naturel.

LE JUGE

Vous abusez de la complaisance de Monsieur le Gouverneur : on vous l'a déjà dit. Les lois les condamnent comme homicides, pouvez-vous les changer ?

780

VALÈRE

Non ; mais on pourrait les adoucir en faveur d'un crime involontaire.

LE JUGE

Y pensez-vous bien ? Les adoucir en faveur d'un esclave ! Nous ne sommes pas ici en France, il nous faut des exemples.

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

C'en est fait, il faut que l'arrêt s'exécute.

785

VALÈRE

Ces paroles glacent mon sang et mon coeur oppressé... Chère épouse, que vas-tu devenir ? Ah ! Monsieur, si vous connaissiez sa sensibilité, ses malheurs, vous en seriez touché ; elle avait mis toutes ses espérances dans vos bontés ; elle se flattait même que vous lui donneriez des

renseignements sur le sort d'un parent, son unique appui, dont elle est
privée depuis son enfance, et qui doit être établi dans quelque partie de
ce continent. 790

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Soyez assuré que je vous servirai de tout ce qui sera en mon pouvoir ;
mais, quant aux criminels, je ne puis rien faire pour eux. Malheureux
étranger ! Allez la consoler: elle m'intéresse sans la connaître. Trompez-
la même, s'il est nécessaire, pour qu'elle ne soit pas témoin de cet af-
freux supplice : dites-lui que l'on veut interroger ces malheureux, qu'il
faut les laisser seuls, et que leur grâce dépend peut-être de cette sage
précaution. 795

(Il sort.)

VALÈRE *(pleurant)*

Que nous sommes à plaindre ! Je ne survivrai pas à leur perte. 800

SCÈNE IX

Les précédents, excepté Valère, Monsieur de Saint-Frémont.

(Avec réflexion.)

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Que ce Français m'afflige ! Ses regrets en faveur de ces infortunés aug-
mentent les miens. Il faut donc qu'ils meurent, et malgré mon penchant
à la clémence... Zamor a sauvé cette étrangère ; elle est Française, et si
j'en crois son époux, elle cherche un parent qui habite ce climat. Aurait-
il craint de s'expliquer ? Sa douleur, ses recherches, ses malheurs... In-
fortunée, si c'était... où la nature va-t-elle m'égarer ! Et pourquoi m'en
805

étonner ? L'aventure de cette étrangère a tant de rapport avec celle de ma fille... Et mon coeur ulcéré voudrait la retrouver en elle. C'est le fort des malheureux de se bercer d'espérance, et de trouver de la consolation⁸¹⁰ dans les moindres rapports.

(À l'Indien.)

(L'Indien sort avec les esclaves armés, tandis qu'une troupe d'autres viennent se jeter aux pieds de Monsieur de Saint-Frémont.)

LE JUGE

Monsieur le Major, faites avancer vos soldats. Monsieur le Commandeur, conduisez les esclaves, et faites les ranger suivant l'usage.

SCÈNE X

Les Précédents excepté l'Indien.

(Les Esclaves armés sont remplacés par les esclaves sans armes.)

UN ESCLAVE (à genoux)

Monseigneur, nous n'avons pas été du nombre des rebelles. Qu'il nous⁸¹⁵ soit permis de demander la grâce de nos camarades ! Que pour racheter leur vie on nous fasse éprouver les châtiments les plus terribles ! Qu'on augmente nos travaux pénibles, et qu'on diminue nos aliments ; nous supporterions cette punition avec courage... Monseigneur, vous vous attendrissez, je vois couler vos pleurs.

⁸²⁰

(Au Juge.)

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Mes enfants, mes amis, que me proposez vous ? Que voulez-vous que je réponde à ce tirait d'héroïsme ? Ah ! Ciel ! Ils montrent tant de grandeur d'âme, et nous osons les regarder comme les derniers des humains ! Hommes civilisés ! Vous vous croyez supérieurs à des esclaves ! De l'opprobre et de l'état le plus vil, l'équité, le courage, les élèvent en un instant au rang des plus généreux mortels. Vous en avez l'exemple devant les yeux. 825

LE JUGE

Ils connaissent bien votre coeur ; mais vous le pouvez céder à votre penchant sans compromettre votre dignité. Je les connais mieux que vous ; ils promettent tout dans ces moments ; d'ailleurs, ces criminels ne sont plus en votre puissance, ils sont livrés à la rigueur des lois. 830

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Eh bien ! Je vous les abandonne. Hélas ! Les voici. Où me cacher ? Que ce devoir est cruel !

SCÈNE X

. Les Précédents, L'Indien, Zamor, Mirza, les Esclaves armés.

ZAMOR

Il n'y a plus d'espérance ; nos bienfaiteurs sont entourés de soldats. Embrasse-moi pour la dernière fois, ma chère Mirza ! 835

(À un vieillard et une vieille esclave.)

(Aux Esclaves de son sexe.)

MIRZA

Je bénis mon sort, puisque le même supplice nous réunit. Adieu, chers auteurs de mes jours ; ne pleurez plus votre pauvre Mirza, elle n'est plus à plaindre. Adieu , mes compagnes.

(Aux Esclaves, particulièrement.)

(Il se jette à ses pieds.)

ZAMOR

Esclaves, Colons, écoutez-moi : j'ai tué un homme, j'ai mérité la mort ;
ne regrettez point mon supplice, il est nécessaire au bien de la Colonie.
Mirza est innocente ; mais elle chérit son trépas. Et vous, mes chers
amis, écoutez-moi à mon dernier moment. Je quitte la vie, je meurs in-
nocent ; mais craignez de vous rendre coupables pour me défendre :
craignez surtout cet esprit de faction, et ne vous livrez jamais à des ex-
cès pour sortir de l'esclavage ; craignez de briser vos fers avec trop de
violence ; attendez tout du temps et de la justice divine, remplacez nous
auprès de Monsieur le Gouverneur, de sa respectable épouse. Payez-les
par votre zèle et par votre attachement de tout ce que je leur dois. Hé-
las ! Je ne puis m'acquitter envers eux. Chérissez ce bon maître, ce bon
père, avec une tendresse filiale, comme je l'ai toujours fait. Je mourrais
content si je pouvais croire du moins qu'il me regrette ! Ah ! Mon cher
Maître, m'est-il permis encore, de vous nommer ainsi ?

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT *(avec une douleur vive)*

Ces paroles me serrent le coeur. Malheureux ! Qu'as-tu fait ? Va je ne
t'en veux point, je souffre assez du fatal devoir que je remplis.

(Il lui prend les mains.)

ZAMOR (*s'incline et lui baise les pieds*)

Ah ! Mon cher maître, la mort n'a plus rien d'affreux pour moi. Vous ne chérissez encore, je meurs content. Que je baise ces mains pour la dernière fois !

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT (*attendri*)

Laisse-moi, laisse-moi, tu m'arraches le coeur.

(Il prend Mirza dans ses bras, et monte avec elle sur le rocher, où ils se mettent à genoux. Les esclaves ajustent leurs flèches.)

ZAMOR (*aux esclaves armés*)

Mes amis, faites votre devoir.

860

SCÈNE XII

Les précédents, Monsieur de Saint-Frémont, avec ses esclaves, Grenadiers et Soldats Français.

(À son époux.)

MADAME DE SAINT-FRÉMONT

Arrêtez, Esclaves, et respectez la femme de votre Gouverneur. Grâce, mon ami, grâce !

SCÈNE XIII ET DERNIÈRE

Les précédents, Valère, Sophie.

865

(À Madame de Saint-Frémont.)

(Elle tombe dans les bras des esclaves.)

SOPHIE *(à Valère)*

Tu me retiens en vain. Je veux absolument les voir. Cruel ! Tu m'as trompée. Ah ! Madame, mes forces m'abandonnent.

MADAME DE SAINT-FRÉMONT *(à son mari)*

Mon ami, vous voyez le désespoir de cette Française ; pourriez-vous n'en être pas touché ?

SOPHIE *(revenant à elle et se jetant aux pieds de Monsieur de Saint-Frémont)*

Ah Monsieur ! Je meurs de douleur à vos pieds si vous ne m'accordez leur grâce. Elle est dans votre coeur et dépend de votre pouvoir. Ah ! Si je ne puis l'obtenir, que m'importe la vie ! Nous avons tout perdu. Privée d'une mère et de ma fortune, abandonnée d'un père depuis l'âge de cinq ans, je mettais ma consolation à sauver deux victimes qui vous sont chères.

870

875

(À Sophie.)

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT *(à part, dans la plus vive agitation)*

Quel souvenir... Quels traits... Quelle époque... Son âge... Quel trouble s'élève dans mon âme. Ah Madame ! Répondez à mon empressement, puis-je vous demander les noms de ceux qui vous ont donné le jour ?

SOPHIE *(s'appuyant sur Valère)*

Hélas !

VALÈRE

Ô ma chère Sophie !

880

(À part.)

(Haut.)

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT *(plus vivement)*

Sophie... Elle fut nommée Sophie. Quel nom avez-vous prononcé... Parlez, répondez-moi, de grâce, Madame, quelle fut votre mère ?

(Haut.)

SOPHIE *(à part)*

Quel trouble l'agite, plus je l'examine... La malheureuse Clarisse de Saint-Fort fut ma mère.

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Ah ! Ma fille, reconnais-moi. La nature ne m'a point trompé. Reconnais⁸⁸⁵ la voix d'un père trop longtemps séparé de toi et de ta mère.

(Elle tombe dans les bras des Soldats.)

SOPHIE

Ah ! Mon père ! Je me meurs.

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Ô ma fille ! Ô mon sang !

(Tous se mettent à genoux, excepté le Juge et les Soldats.)

SOPHIE

Qu'ai-je entendu ? Qui, oui c'est lui... Ses traits sont restés gravés dans mon âme... Quel bonheur me fait retrouver dans vos bras ! Je ne puis vous rendre tous les sentiments qui m'agitent. Mais ces malheureux, ô mon père, leur sort est dans vos mains. Sans leur secours votre fille périssait. Accordez à la nature la première grâce qu'elle vous demande. Habitants, Esclaves, tombez aux genoux du plus généreux des hommes ; c'est aux pieds de la vertu qu'on trouve la clémence.

890

895

LES ESCLAVES

Monseigneur !

LES HABITANTS

Monsieur le Gouverneur !

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Qu'exigez-vous de moi ?

TOUS

Leur grâce.

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT *(attendri)*

Mes enfants , mon épouse, mes amis, je vous l'accorde.

900

(Les Grenadiers et Soldats fléchissent le genou, et se remettent tout de suite.)

TOUS

Quel bonheur !

LE MAJOR

Braves guerriers, ne rougissez point de ce mouvement de sensibilité ; il épure le courage et ne l'avilit pas.

MIRZA

Grand Dieu ! Vous changez notre malheureux sort ; vous comblez notre félicité ; votre justice ne cesse jamais de se manifester.

905

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Mes amis, je vous donne votre liberté, et j'aurai soin de votre fortune...

ZAMOR

Non, mon maître ; gardez vos bienfaits. Le plus précieux à notre coeur est de nous laisser vivre auprès de vous et de tout ce que vous avez de plus cher.

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Quoi ! Je retrouve ma fille ! Je la serre dans mes bras. Un sort cruel a donc fini de me poursuivre ! Ô ma chère Sophie ! Que je crains d'apprendre le sort cruel de votre mère.

910

(À Valère.)

SOPHIE

Hélas ! Ma pauvre mère n'est plus ! Mais, mon père, qu'il m'est doux de vous voir. Cher Valère !

VALÈRE

Je partage ta félicité.

915

MADAME DE SAINT-FRÉMONT

Ma fille, ne voyez en moi qu'une tendre mère. Votre père connaît mes intentions, et vous les apprendrez bientôt vous-même. Ne nous occupons plus que du mariage de Zamor et de Mirza.

MIRZA

Nous allons vivre pour nous aimer. Nous serons toujours heureux, toujours, toujours.

920

ZAMOR

Oui, ma chère Mirza ; oui, nous serons toujours heureux.

MONSIEUR DE SAINT-FRÉMONT

Mes amis, je viens de vous accorder votre grâce. Que ne puis-je de même donner la liberté à tous vos semblables, ou du moins adoucir leur sort ! Esclaves, écoutez-moi ; si jamais on change votre destinée, ne perdez point de vue l'amour du bien public, qui jusqu'à présent vous fut étranger. Sachez que l'homme, dans sa liberté, a besoin encore d'être soumis à des lois sages et humaines, et sans vous porter à des excès répréhensibles, espérez tout d'un Gouvernement éclairé et bienfaisant. Al-

lons, mes amis, mes enfants qu'une fête générale soit l'heureux présage de cette douce liberté.

925

930